

L'INVENTION DU MONT BLANC

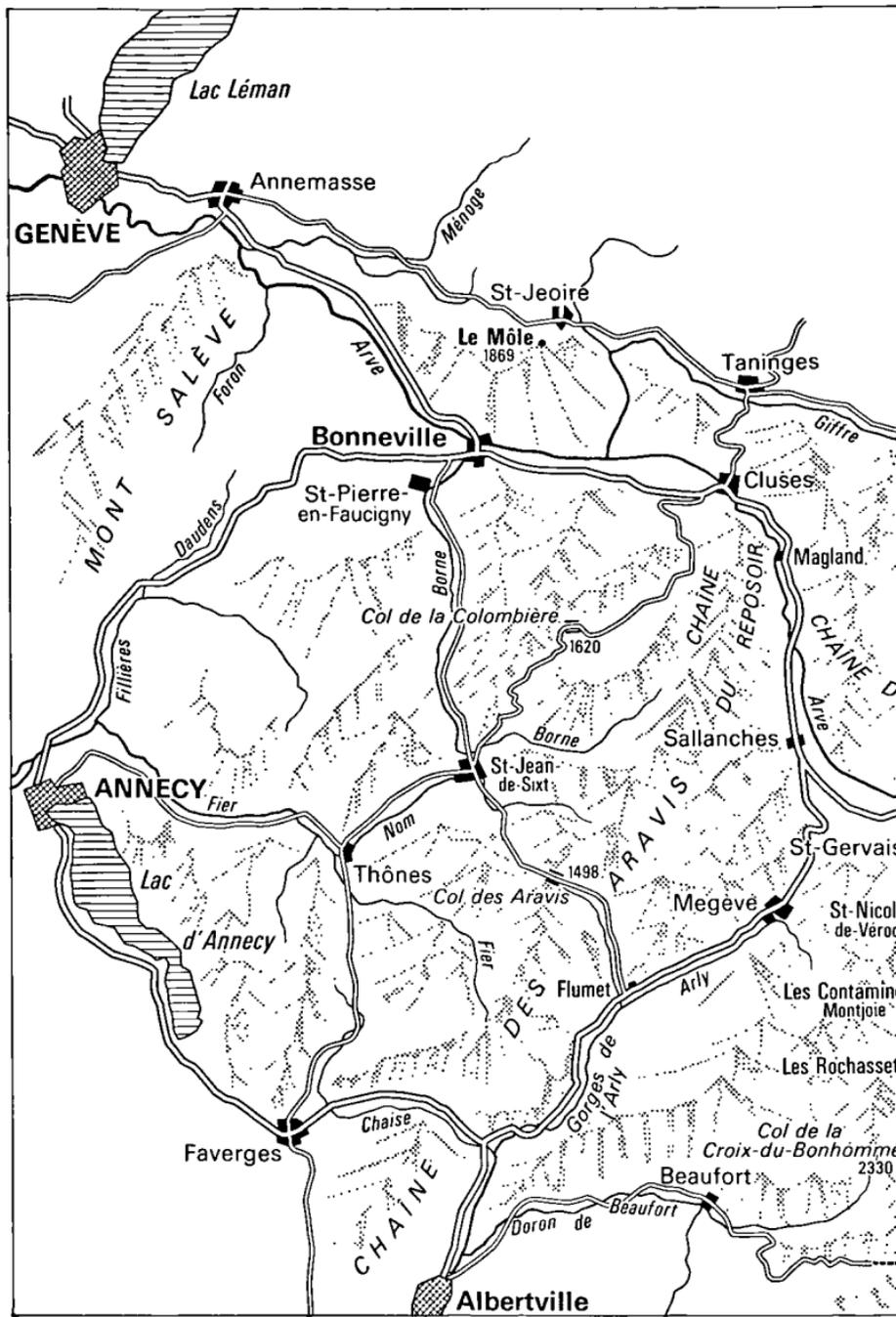
présenté
par Philippe Joutard



a COLLECTION
ARCHIVES

Philippe Joutard enseigne à l'université de Provence
Spécialiste de la sensibilité et de la mémoire protestantes,
il a notamment publié *La Légende des camisards* (Gallimard, 1977)
et *Les Camisards* (Gallimard/Julliard, collection Archives, 1976),
ainsi qu'une réflexion originale sur l'histoire orale,
Ces voix qui nous viennent du passé (Hachette, 1983).

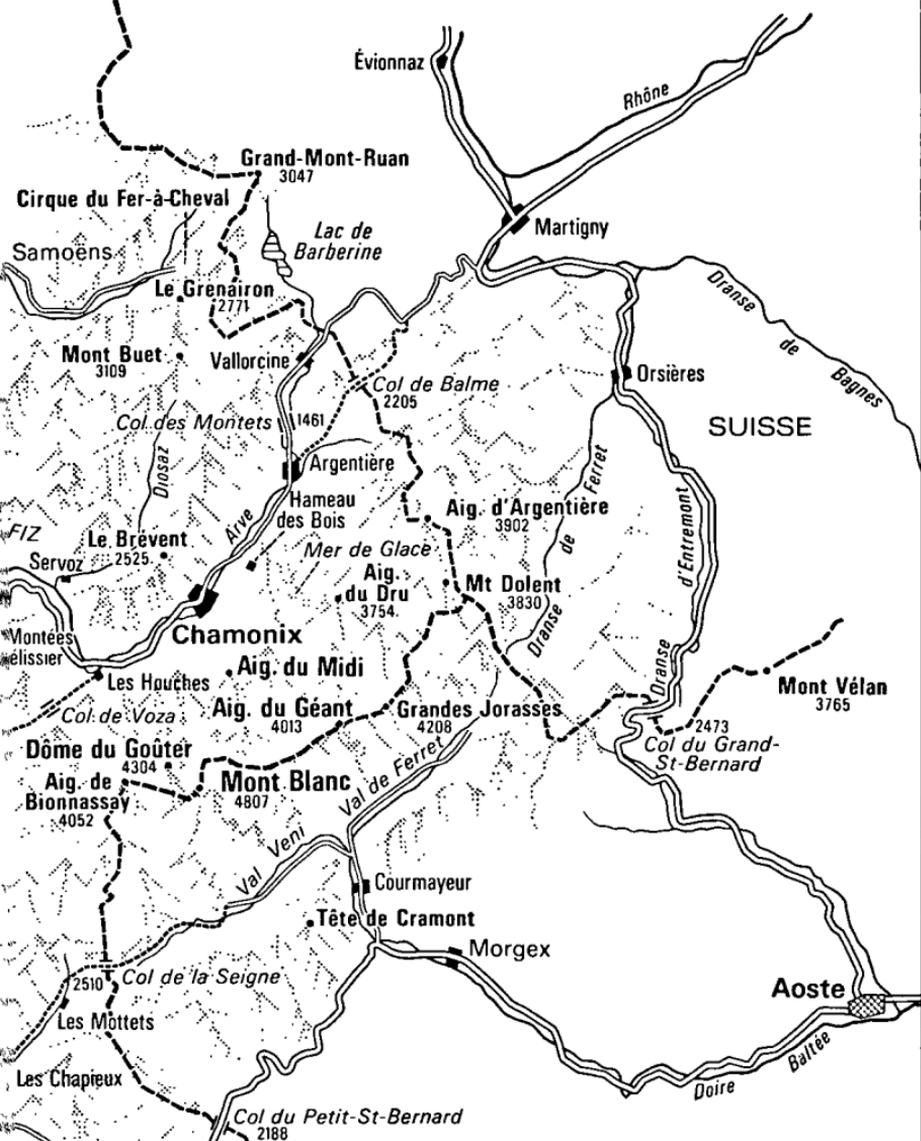
© Éditions Gallimard/Julliard, 1986.



----- Limites de la Savoie

..... Chemin pédestre important

0 5 10 km





Présentation

Nous soussignés Adolphe Traugott de Gersdorf de Meyersdorf dans la haute Lusace et Charles André de Meyer du même pays, nous étant trouvés au Bourg de Chamonix en Faussigny, pour y voir les glaciers et les autres curiosités de l'endroit le 8^e d'août 1786, nous avons vu avec nos lunettes d'approche que spectacle Michel Gabriel Paccard, Docteur en Médecine dudit Chamonix, est parvenu avec Jacques Balmat son guide sur le sommet du Mont Blanc, situé audit lieu, sur les six heures 23 minutes du soir. Nous l'y avons vu se promener : et sur lequel mont, ils sont restés une demi-heure 4 minutes, ayant commencé à descendre sur les six heures 57 minutes et nous avons vu de même que plusieurs habitants de ce bourg les traces de leur route dans la neige, ce que nous avons observé avec nos lunettes, en témoins de quoi nous avons signé le présent à la prière dudit docteur Paccard audit Chamonix, le 9^e d'août 1786.

Adolphe Traugott de Gersdorf
de Meyersdorf
Charles André de Meyer
à Knonow¹.

Tel est le premier document qui témoigne au sens littéral du terme de l'événement fondateur de l'alpinisme moderne et plus largement de l'entrée de la haute montagne dans notre imaginaire. Point de départ des Alpes comme terrains de jeux de l'Europe², la première ascension du mont Blanc est aussi l'aboutissement d'un lent processus qui conduit les Européens à tourner leurs regards vers les sommets couverts de glaces éternelles, et à désirer les atteindre. Dans cette mutation de sensibilité, le mont Blanc, paradoxale-

ment, n'entre en scène que fort tardivement. Trente-deux ans seulement avant l'exploit de Paccard et de Balmat, un naturaliste bernois, le pasteur Bertrand, dans son Essai sur les usages des montagnes — ouvrage qui prouve le chemin parcouru dans la familiarité avec les lieux élevés —, pouvait écrire, à propos d'une évaluation des altitudes :

M. Nic. Fatio avait mesuré la hauteur de la montagne Maudite aux environs de Genève, et il avait trouvé à ce qu'il dit à M. G. Derham, qu'elle avait deux mille toises de France de hauteur au-dessus du lac de Genève, ce qui ferait douze mille huit cent seize pieds d'Angleterre. Je crains fort qu'il n'y ait peut-être quelque erreur dans la mesure de M. Fatio³.

On ne reconnaissait pas même encore au mont Blanc sa dénomination et on niait sa supériorité.

Ainsi s'explique le titre donné à cet ouvrage : avant d'être « conquis », le mont Blanc a été découvert au sens propre du terme ; et cette « invention » n'a précédé que de peu la première ascension. Il ne suffit donc pas de raconter un événement ni même de le replacer dans le contexte plus large d'une mutation d'imaginaire, il faut comprendre aussi pourquoi le point culminant de l'Europe joue ce rôle si tardif dans les préoccupations des élites européennes, alors que les hautes montagnes étaient découvertes et appréciées depuis longtemps.

Depuis longtemps, ai-je dit : l'expression mérite d'être précisée. On attribue généralement au xviii^e siècle la découverte de la montagne. Certains même la datent plus précisément de 1761, année où paraît La Nouvelle Héloïse. Ce repère chronologique ne peut être retenu. Rousseau popularise, il ne crée pas. Il est déjà l'expression d'un mouvement qui lui est bien antérieur. Je ne suis même pas sûr que l'on puisse fixer le début de ce mouvement aux premières années du xviii^e siècle. Dès la Renaissance, les signes sont nombreux d'un intérêt pour la haute montagne, il est vrai limité à des groupes étroits d'artistes et de savants. Le grand alpiniste et savant historien de l'alpinisme,

Coolidge, l'a bien senti lorsqu'il écrivit en 1904 son bel ouvrage, Josias Simler et les origines de l'alpinisme jusqu'en 1600. Le dossier sur ce point doit donc être rouvert.

1

**La montagne
interdite**

La montagne n'a jamais été absente de l'horizon mental européen ; mais comme dans la plupart des cultures, elle y est un espace sacré, interdit à l'homme ordinaire, résidence de la divinité bonne ou mauvaise. Le thème est trop banal pour être longuement développé¹. Très tôt, la montagne apparaît donc dans l'iconographie, mais comme arrière-plan, en décor stylisé et symbole d'une présence surnaturelle.

La demeure des dragons

Les traditions orales alpines, ne font pas exception à la règle : la densité des êtres fantastiques y est très forte, comme le prouvent les collectes des folkloristes allemands, suisses et français, Röhrich, Schule et Joisten². Parmi les légendes alpines, la plus vivace et celle que l'on peut suivre le mieux, des récits écrits anciens aux enquêtes orales actuelles, est l'apparition de dragons, souvent ailés, cachés dans des cavernes ou au fond des lacs. Ainsi, Rose-Claire Schüle a recueilli plusieurs récits sur la vouivre en Valais, par exemple celui d'un paysan de Lens en 1971 :

Le père à nous, il a souvent raconté de la ouibra*. Il disait comme ça que la ouibra, c'était un grand dragon avec des ailes de chauve-souris, mais immense [...] Sur la tête il avait une couronne comme les mariés mais en diamant. On la voyait sur les hauts de Bellalui ou dans le val d'Anniviers, près de la Bella Tola. Mais elle habitait dans une large crevasse des rochers, en haut du Mont

* Forme dialectale de Lens pour « vouivre ».

Bonvin. Dans la crevasse, il y a au fond une grotte avec une source d'or liquide. Bon. Le père disait que du temps de son père, il y avait à l'alpage un consort, je ne sais plus s'il travaillait comme fruitier. Il avait envie de devenir riche et il avait préparé en cachette une longue corde. Un jour, quand la ouibra est partie vers dedans Anniviers, il a attaché la corde au sommet de la crevasse et il est descendu vers la grotte. Mais la corde, elle a lâché quand il était presque en bas. Il s'est pas fait mal mais il ne pouvait plus remonter. Ma foi, quand la ouibra est revenue, elle ne lui a pas fait de mal. Peut-être, elle aimait la compagnie. Lui, après un moment, il a eu faim. Il a fait comme le monstre. Il est allé boire à la source jaune. À ce qu'il semble, il n'avait pas besoin d'autre, il n'avait plus faim. Il est resté sept ans. Mais après il a commencé à s'ennuyer. Un jour, quand la ouibra se préparait à s'envoler, tu penses qu'il connaît ça, ses habitudes, il s'est cramponné à sa queue et il est parti avec. Elle s'arrêtait toujours sur le Mont Bonvin. Ça devait être dur de voler dans une crevasse, droit en haut. Bon, il a lâché la queue, et il est descendu à Lens. Il a dû se faire connaître, mais ils étaient contents de le revoir. Seulement après, lui il ne digérait plus rien d'autre que l'eau d'or. Il est vite mort. Il avait dit à son fils d'ouvrir le corps quand il serait mort. Il y avait sept kilos d'or dans son estomac. Le père à nous il savait dire quelle était la famille et les champs qu'elle avait pu acheter³.

Un récit pratiquement identique fut recueilli en Suisse allemande, mais l'aventure y était attribuée à un paysan de la fin du XVIII^e siècle. Quelques décennies avant, la croyance semble être largement partagée par des gens de culture savante. Le médecin et naturaliste Scheuchzer, membre de la Royal Society et grand voyageur alpin, recense dans son Itinera per Helvetiae alpinas regiones, publié en 1723, tous les dragons « attestés » en Suisse, avec des gravures très précises, et Altmann, philologue érudit, dans L'Etat et les délices de la Suisse (1730) consacre un chapitre entier au sujet, chapitre inspiré par Scheuchzer. Il conclut :

Je ne déciderai pas cependant si l'on doit les regarder comme un genre d'animal particulier, ou comme des monstres de serpents, ainsi que plusieurs auteurs l'ont prétendu. Tout ce que je puis dire, c'est que ces dragons ne sont pas tous de la même espèce, qu'il y en a qui ont des ailes, d'autres qui ont des pieds⁴.

Et le chapitre suivant s'ouvre sur les Géants que l'on assure que la Suisse a produits. Autre thème que les folkloristes contemporains ont, eux aussi, rencontré. Il est juste de reconnaître que les rééditions de la fin du siècle ont fait disparaître ces pages.

Le purgatoire de glace

Dans cet ensemble de légendes, une place particulière doit être accordée aux neiges éternelles comme lieu de purgatoire pour les âmes pécheresses. Un informateur du folkloriste suisse Muller en donne un bon exemple :

Un jour, deux hommes étaient occupés à couper du bois dans la forêt. Vers le soir, l'un d'eux retourna à la maison pour s'occuper du bétail et l'autre resta seul. C'est alors que ce dernier entendit, montant d'une proche vallée recouverte d'une avalanche de neige, des prières et des pleurs. Longtemps, il écouta, étonné, puis il prit son courage à deux mains et descendit sur le champ de neige. De loin, il crut reconnaître deux silhouettes de femmes. Mais lorsqu'il atteignit la neige, il en vit trois : l'une était enfoncée jusqu'au cou, l'autre jusqu'au milieu du corps et la troisième à peine au-dessus des chevilles dans la neige dure et toutes trois étaient gelées. La première chantait joyeusement, la seconde priait, la troisième pleurait amèrement. Alors le bûcheron fut saisi d'étonnement. Il demanda à celle qui chantait les raisons de son allégresse, car, pensait-il, elle devait être la plus atteinte par le gel et elle avait plus que les autres des motifs de pleurer. « Mes souffrances s'achèveront bientôt, dit-elle ; lorsque je serai

entièrement ensevelie, sonnera l'heure de ma délivrance, et c'est pourquoi j'ai toutes les raisons de me réjouir alors que l'autre là-bas a d'excellentes raisons de pleurer, car pour elle, le purgatoire ne fait que commencer. » « Ce ne sont pas le froid, ni les douleurs, dit alors celle qui pleurait, qui m'arrachent mes larmes, mais l'idée que je vais rester ici toute seule lorsque les deux autres seront rachetées. » « Et moi, déclara celle qui priait, en réponse à la question du bûcheron, je me réjouis en songeant combien j'ai déjà expié, mais la tristesse m'envahit lorsque je pense à tout le temps que j'ai encore à passer en pénitence. C'est pourquoi je demande à Dieu consolation. » Rempli de gravité, plongé dans ses pensées, le bûcheron quitta ce lieu perdu dans la forêt et rentra à la maison pour raconter à sa femme et à ses enfants ce qu'il avait vu et entendu dans la vallée où s'était abattue l'avalanche⁵.

Thème curieusement repris par l'écrivain suisse Ramuz dans une nouvelle « valaisanne » peu connue, Les Âmes dans le glacier, qui fut publiée dans La Semaine littéraire de Genève en 1913 et que l'on peut rapidement résumer ainsi :

La vieille Catherine s'installe au début de l'été dans une maison en bordure d'un glacier. Dès la première nuit, elle entend des gémissements et aperçoit des formes exsangues : ce sont les âmes qui font leur purgatoire sur le glacier ; elles ont pris l'habitude la nuit de se réfugier dans la maison pour avoir un peu de chaleur, le jour elles attendent au fond des crevasses... Catherine devient amie avec ces âmes et elle est tellement éblouie par la beauté et la paix de leurs chants qu'elle préfère à sa mort les rejoindre plutôt que d'être directement emmenée au ciel par les anges⁶.

Preuve, s'il en était besoin, de la force et de l'influence de ce type de tradition orale, assez vivante encore vers 1914 pour nourrir l'imagination d'un écrivain.

La mer de Glace, une punition divine

Autre légende très répandue dans les Alpes à propos des glaciers : les lieux où ils s'étendent actuellement étaient autrefois cultivés et riches ; ils auraient été recouverts par la glace à la suite d'une punition divine. Telle serait l'origine de la mer de Glace :

Un jour on raconta au Paradis qu'un pauvre avait fait le tour du village [situé dans la haute vallée de Chamonix] sans recevoir un morceau de pain. On s'indigna de cette dureté et l'un des plus ardents de la céleste cohorte s'offrit pour en tirer vengeance. Il revêtit des habits de mendiant, prend une besace et se présente à toutes les portes du hameau inhospitalier. Partout, il est éconduit ; en arrivant à la dernière maison, il renouvelle sa prière ; le maître du logis lui enjoint d'aller porter sa plainte ailleurs. Mais derrière lui apparaît une jeune fille qui, dissimulant une épogue dans sous son tablier, trouve le moyen de la glisser dans la main du mendiant sans être aperçue par son père. Le pauvre s'était tout à coup transfiguré et s'approchant de la jeune fille, il lui dit : « Va prends ce que tu as de plus précieux, quitte ce village maudit, hâte-toi, la vengeance du ciel est prête. » La fille obéit. Elle part en emportant sa quenouille ; en jetant un regard en arrière, à la place du village, elle vit une mer de glace qui avait englouti tous ses habitants⁷.

Les montagnes maudites

Cette malédiction se serait étendue à l'ensemble de la vallée, pour le petit peuple genevois que Saussure a côtoyé dans son enfance :

Le petit peuple de notre ville et des environs donne au mont Blanc et aux montagnes couvertes de neige qui l'entourent le nom de *montagnes maudites* ; et j'ai moi-

On célèbre en 1986
le bicentenaire de la conquête du mont Blanc,
l'événement fondateur de l'alpinisme
moderne. Pourtant, avant d'être découvert
puis vaincu, le mont Blanc a dû être inventé.
Philippe Joutard raconte ici
la longue histoire
de la haute montagne dans la sensibilité
des hommes. Longtemps domaine maudit,
interdit à leurs entreprises,
la montagne entre dans l'imaginaire européen
à la fin du Moyen Âge : curiosité
scientifique, goût du risque, esthétique de la
démésure mêlant des sentiments d'horreur
et de beauté font d'elle, désormais,
un lieu d'investissement privilégié.
Des abîmes aux glaciers,
des glaciers aux sommets, voici
l'invention d'un paysage affectif et moral.

a ARCHIVES
GALLIMARD
JULLIARD



9 782070 707331

ISBN 2-07-070733-4

A 70733 

70 FF tc

